



Bibliothécaire de formation, **MAURICE LOMRÉ** est aujourd'hui responsable du pôle L'École des loisirs en Belgique. Son goût des livres et des langues l'a peu à peu amené à traduire des albums pour enfants, ainsi que des récits pour la jeunesse. Il a notamment fait découvrir aux lecteurs francophones des romans de Joke van Leeuwen et de Guus Kuijer. C'est aussi tout naturellement qu'il s'est tourné vers la culture flamande pour laquelle il éprouve une réelle curiosité.



MARIE DESPLECHIN se lance dans l'écriture en 1993, avec un roman pour la jeunesse, *Le Sac à dos d'Alphonse* (L'École des loisirs). Il sera suivi d'un recueil de nouvelles, *Trop sensibles* (éditions de L'Olivier) qui lui vaudra de faire une entrée remarquée en littérature générale.

Marie Desplechin est une femme engagée. Ses aventures littéraires font toujours sens : par exemple, *La Vie sauve* (Le Seuil), écrit avec Lydie Violet, bouleversant témoignage sur la maladie et l'amitié, mais aussi *Cent jours sans*, un ouvrage collectif pour la libération de Florence Aubenas, ou, plus récemment, *Danbé* (Calmann-Lévy), avec Aya Cissoko.



Après de longues années passées en Israël, où elle fait carrière dans le tourisme, **YÆL HASSAN** s'installe en France, qui est avec la Belgique le pays de son enfance. En 1994, un accident de voiture l'oblige à l'immobilité et l'amène à l'écriture pour « tuer le temps avant qu'il ne me tue », dit-elle.

Son premier roman, *Un grand-père tombé du ciel*, paru en 1997, est un succès. Depuis, elle n'arrête plus : ses nombreux romans, albums ou documentaires pour la jeunesse sont publiés, pour la plupart, aux éditions Casterman.



FRANÇOISE RACHMUEHL fut enseignante et éditrice avant de se tourner vers l'écriture et de se donner pour mission de transmettre aux jeunes générations les grands mythes ainsi que les contes traditionnels.

L'ensemble de ses recueils est publié chez Flammarion-Père Castor, parmi lesquels *16 Métamorphoses d'Ovide*, *Le Grand Voyage d'Ulysse*, *Les 12 Travaux d'Hercule*, *La Légende de Tristan et Yseut*, *18 Contes de la naissance du monde*, *15 Contes et légendes des fées*.

Rencontre avec Marie Desplechin, Yaël Hassan et Françoise Rachmuhl

animée par Maurice Lomré

Leurs lectures d'enfance



FRANÇOISE RACHMUEL.
– *Tant que le personnage principal était un monstre, je l'aimais beaucoup.*

J'ai toujours eu, pour la lecture, une passion qui ne s'est jamais démentie. Je suis fascinée par les livres. Enfant, les livres m'aidaient à m'évader, à me former, à m'enrichir ; bref, ils m'aidaient à vivre. J'adorais lire, et notamment des contes, bien sûr.

Par exemple, les *Nouveaux Contes de fées*, de la comtesse de Ségur : tant que le personnage principal était un monstre, je l'aimais beaucoup, mais une fois qu'il redevenait un garçon comme les autres, il cessait de m'intéresser.

On m'avait offert un recueil de contes de Lituanie qui me plaisaient beaucoup, mais que je trouvais mal écrits. Je me disais : « Il faudra que je les réécrive. » J'avais déjà cette idée à treize ou quatorze ans.

Je me souviens aussi d'avoir lu *Le Livre de mon ami*, récit des souvenirs d'enfance d'Anatole France, dans la « Bibliothèque verte ». Il y raconte comment, petit, il traversait le jardin du Luxembourg en s'intéressant aux statues. Ce passage ne m'a jamais quittée et, chaque fois que je me rends au Luxembourg, je pense à Anatole France.

D'autres lectures m'ont façonnée : par exemple, j'étais tombée amoureuse de Michel Strogoff...

Cela dit, j'avais parfois besoin de lire des livres moins bien écrits, moins intéressants. Alors je me plongeais dans les petits romans-feuilletons des

revues féminines. Mais je le faisais en cachette, de crainte que cela n'abîme l'image que l'on pouvait avoir de moi ! J'ai constaté, en lisant *Les Mots*, de Sartre, qu'il procédait de même quand il était jeune !



YAËL HASSAN. — *Anne Frank a fait de moi un auteur.*

Petite, je lisais tout ce qui me tombait sous la main : beaucoup de romans, bien sûr, mais aussi des magazines, des feuillets... Il faut dire qu'à l'époque, l'offre en littérature de jeunesse n'était pas aussi riche qu'aujourd'hui.

J'ai commencé, comme beaucoup, par la comtesse de Ségur. J'ai aussi adoré un auteur qui s'appelait Trilby, une aristocrate versaillaise qui écrivait de fabuleux romans pour les enfants à partir de dix ans : *Moineau la petite libraire*, *Dadou gosse de Paris*, *Florette ou la Rivière des parfums*... Ses livres avaient de très jolies couvertures vert d'eau et, à l'intérieur, de magnifiques images, toujours réalisées par la même illustratrice, Manon Iessel. J'avais une véritable passion pour ces romans.

Or j'ai eu, il y a peu, l'occasion de les relire... et j'ai été horrifiée ! Horrifiée par leur racisme. Je m'en suis voulu de les avoir aimés. Il y a donc aussi certains livres qu'on peut adorer enfant, mais qui ne résistent pas à une lecture adulte.

J'ai rencontré mon livre fondateur à l'âge de douze ans : il s'agit du *Journal d'Anne Frank*. C'est grâce à ce livre que je me suis mise à écrire, grâce à lui aussi que j'ai compris ce qui s'était passé dans ma famille et que j'ai enfin pu aborder le sujet de la Shoah avec mes parents. Ce livre m'a marquée et m'accompagne tout le temps. J'en parle dans mes romans, j'en parle aux enfants que je rencontre dans les classes. C'est *Anne Frank* qui a fait de moi un auteur.



MARIE DESPLECHIN. — *Les livres vous bougent la vie.*

J'ai, moi aussi, été nourrie aux contes de la comtesse de Ségur. Ils provoquent des cauchemars durables ! À ce titre, on peut relire, par exemple, *La Forêt des lilas* (*Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon*).

J'ai aussi lu Trilby. C'était ma mère qui lisait ses romans — ils nous venaient donc déjà de la génération précédente. Moi aussi, je les ai adorés. Et, moi aussi, à la relecture, je les ai trouvés inintéressants et mal écrits. C'est cela, surtout, qui m'a déçue.

J'ai lu avec enthousiasme les livres de Françoise d'Eaubonne, publiés dans la « Bibliothèque verte » : *L'Amazone bleue*, notamment, un titre dans lequel s'épanouit le féminisme de l'auteur, la source du mal étant

l'homme, et l'âge d'or le matriarcat. Françoise d'Eaubonne écrivait des livres assez teintés d'idéologie, non tant dans le cadre de l'histoire, qui était assez banal, mais en concevant ses personnages féminins comme de véritables héroïnes. Et cela, je le ressentais à la lecture.

Je l'ai rencontrée par hasard il y a quelques années, dans un café du côté de Strasbourg Saint-Denis. C'était une dame d'un certain âge, habillée dans des couleurs vives, très maquillée, avec des cheveux jaunes dans tous les sens et des tas de papiers sur sa table. J'ai voulu parler avec elle de ses livres pour enfants, mais elle n'en avait aucune envie, ayant, disait-elle, une «*œuvre considérable*». Les titres que j'avais tant aimés étaient «*uniquement alimentaires*». Elle refusait d'en parler.

Parmi les grands chocs, et il s'agit là d'un choc de la tristesse, il y a eu *Mon Bel Oranger*, de José Mauro de Vasconcelos.

L'influence des livres est énorme : les livres vous bougent la vie. À propos du merveilleux *Livre de mon ami*, c'est à cause de lui que je suis venue habiter Paris, parce que je voulais traverser le Luxembourg et vivre dans un immeuble avec une cour pavée comme celle dont il est question dans les souvenirs d'Anatole France.

Les livres ont accompagné toute ma vie, je ne peux pas imaginer une vie sans eux. Ce qui provoque chez

moi une grande curiosité pour les gens qui peuvent faire sans – mes enfants, par exemple, à qui ils ne sont absolument pas nécessaires !

Pourquoi écrire ?



FRANÇOISE RACHMUEL.
– *En définitive, le monde n'a pas tellement changé.*

Par désir d'une transmission, sans doute. Comme je travaille surtout sur des textes du passé – contes traditionnels, légendes ou grands mythes –, j'ai la volonté de transmettre aux enfants d'aujourd'hui des éléments d'hier, des valeurs bien sûr, mais pas seulement, des manières de vivre, aussi.

Quand on compare ce qu'il se passe de nos jours et ce qu'il se passait autrefois, on s'aperçoit qu'en définitive le monde n'a pas tellement changé et qu'il faut savoir affronter ses horreurs comme ce qu'il a de meilleur.

Concrètement, je m'efforce de mettre à la portée des enfants d'aujourd'hui de très beaux textes qui, traduits littéralement, leur seraient incompréhensibles, ce qui est le cas des *Métamorphoses* d'Ovide, par exemple.



YAËL HASSAN. — *J'écris des livres ancrés dans la réalité.*

Je ne me pose jamais la question de ce que je cherche à faire passer quand j'écris. J'écris parce que j'aime passionnément écrire, parce que j'en ai besoin. J'écris pour tous ces élèves que je rencontre dans les classes et qui m'offrent des échanges extrêmement enrichissants. J'écris pour faire passer des émotions. Souvent, les enfants me disent que mes livres sont trop tristes. À quoi je leur réponds que j'écris des livres ancrés dans la réalité, mais que, même dans les sujets les plus graves, j'essaie de mettre une pointe d'humour, de légèreté, et, surtout, beaucoup d'espoir.



MARIE DESPLECHIN.
— *En fait, je n'aime pas tellement écrire.*

Je ne me pose absolument pas la question de savoir ce que je voudrais dire quand j'écris. Je le fais pour que le lecteur et moi, nous passions un bon moment ensemble.

Parce que, en fait, je n'aime pas tellement écrire : à terme, ça me fait du bien, mais, sur le coup, jamais ! Mon souhait, c'est juste d'écrire une chose qui procure du plaisir à la personne qui la lira.

Maintenant, on ne se refait pas : j'ai un tempérament de prêcheur. On

trouve donc forcément un message dans mes romans, mais j'ai presque envie de m'en excuser et de dire au lecteur que ce n'était pas le but initial.

La voix qui parle dans leurs livres...



FRANÇOISE RACHMUEL.
— *« On croirait t'entendre ! »*

C'est ma voix, même si je travaille sur les textes d'autres auteurs. Certains membres de ma famille m'ont dit, après avoir lu des contes vendéens sur lesquels j'ai travaillé : « *On croirait t'entendre !* » Pourtant, je ne suis pas vendéenne...



YAËL HASSAN. — *Prêter ma plume aux voix des disparus.*

Quand j'étais petite, mes parents m'expliquaient que j'étais née parce qu'ils avaient eu la chance d'être des enfants juifs cachés pendant la guerre — je devais donc faire quelque chose de bien de ma vie.

Alors, dès que je me suis aperçue que j'avais des facilités pour écrire, je me suis dit que j'allais prêter ma plume aux voix des disparus qui n'ont pas eu le bonheur de pouvoir s'exprimer.



MARIE DESPLECHIN.
– *Un miracle de l'artifice!*

À ma grande stupeur, il m'arrive de rencontrer des gamines de douze ans qui me disent : « *Madame, comment vous faites ? C'est ma vie que vous décrivez. C'est tout à fait moi !* » Alors je me revois dans ma cuisine, vieille toupie cinquantenaire s'échinant sur des gags laborieux ! Et une lectrice croit que c'est elle, que c'est sa voix qui parle !

Miracle de l'artifice ! Je ne suis pas elle, elle n'est pas moi : nous sommes dans une sorte d'entre-deux créé par le texte.

La littérature de jeunesse : une littérature de la transgression ?



FRANÇOISE RACHMUEL.
– *Est-ce qu'écrire n'est pas toujours une transgression ?*

Est-ce qu'écrire n'est pas *toujours* une transgression ? Il y a de nombreuses transgressions dans les contes folkloriques ; elles apportent quelque chose aux enfants parce qu'ils peuvent les investir sans courir aucun danger.

Lorsque le héros commet un méfait ou brave, tout simplement, un interdit,

l'enfant peut se mettre à sa place tout en restant tranquillement en train de lire chez lui, à l'abri du danger.

Je fais beaucoup d'ateliers d'écriture autour des contes dans des classes et j'ai remarqué que, souvent, la forme symbolique du conte permet aux enfants d'évoquer des questions relatives à leur vie, aux rapports qu'ils entretiennent avec leurs parents, aux difficultés qu'ils rencontrent, etc.

Tous ces problèmes, ils les abordent à travers des contes qu'ils inventent, bien sûr, mais en respectant les règles du genre. Et, sous cette forme, ils peuvent dire beaucoup.

La littérature de jeunesse : un espace de liberté ?



YAËL HASSAN. –
J'adore tuer des gens dans mes livres.

J'associe toujours le plaisir d'écrire à l'idée de liberté. La liberté de se fabriquer toutes les vies, de se glisser dans la peau de tous les personnages, les plus sympathiques comme les plus antipathiques – chose que j'adore.

J'adore tuer des gens dans mes livres. J'adore vivre toutes ces vies et me glisser dans des personnalités qui sont très éloignées de la mienne.

Et puis les livres offrent aussi la possibilité d'écrire beaucoup de choses que l'on n'ose pas toujours dire...



FRANÇOISE RACHMUEL.
– *Je travaille sur des textes que je respecte.*

Il m'est difficile de répondre car je travaille sur des textes que je respecte : je ne voudrais pas les abîmer en les adaptant – c'est une contrainte. Ma liberté a donc des limites, mais, à l'intérieur de ces limites, elle existe véritablement.

Littérature de jeunesse et médias, ou « Soyons rien ! » : plaidoyer pour une sous-littérature



MARIE DESPLECHIN. –
*En littérature générale,
la plupart des écrivains
se prennent pour Victor
Hugo.*

Si la littérature de jeunesse est un espace de liberté, c'est justement parce qu'elle n'est pas considérée comme une littérature. Nos livres paraissent dans l'indifférence générale, sans aucune critique dans les médias, et arrivent dans les bibliothèques un an plus tard... Mais, après, ils durent des années.

Alors que les livres pour adultes sortent dans une atmosphère extrêmement violente. Et, en trois mois, leur vie est faite ! Tandis qu'en jeunesse, on s'inscrit dans le temps, et les enfants sont fidèles : si le livre leur a plu, ils liront les autres, puis les passeront aux plus jeunes.

Tout cela offre une liberté d'esprit qui repose sur une économie. Et une liberté d'esprit qui repose aussi sur les rapports que les auteurs entretiennent entre eux, alors qu'en littérature générale, la plupart des écrivains se prennent pour Victor Hugo, ce qui crée... une mauvaise ambiance.

Je préfère, pour ma part, que l'on reste dans le sous-genre, que l'on reste à la marge. Si on pense que nous ne sommes pas des auteurs, que nos livres ne sont pas des livres et que nos lecteurs ne sont pas des lecteurs, bravo, pourvu que ça dure !



MAURICE LOMRÉ. –
Soyons rien !

Autrement dit, soyons rien ! Comme dans les premiers vers du poème de Fernando Pessoa, « Bureau de tabac » :

« Je ne suis rien.

Jamais je ne serai rien.

Je ne puis vouloir être rien.

*Cela dit, je porte en moi tous les rêves
du monde. »*



YAËL HASSAN. – *Si ça fonctionne comme ça, pourquoi changer?*

En tant qu'auteurs de littérature pour la jeunesse, nous avons, en effet, la particularité de n'être absolument pas médiatisés. Et nous nous en portons très bien, merci!

J'ai toujours été impressionnée par le cas du *Faucon déniché*, un petit roman que l'on lit depuis bientôt quarante ans dans les classes de cinquième car l'étude du Moyen Âge y est au programme. La dernière fois que j'ai rencontré Jean-Côme Noguès, son auteur, il m'a confié que *Le Faucon déniché* s'était vendu à quatre millions d'exemplaires. Et ce, sans un prix littéraire, sans une radio, sans un article! Si ça fonctionne comme ça, pourquoi changer?

En Belgique, c'est différent: il y a de vrais articles argumentés, écrits par de vrais journalistes...



MAURICE LOMRÉ. – *La littérature de jeunesse a ses militants en Belgique.*

Oui, depuis plusieurs années, la littérature de jeunesse a la chance d'avoir ses militants en Belgique, notamment Lucie Cauwe, qui s'est battue pour que lui soit ménagée une place dans *Le Soir de Bruxelles*, et Laurence Bertels qui a mené le même combat dans *La Libre Belgique*. *Le Ligueur* relayait aussi les parutions en littérature de jeunesse.

Daniel Fano et Michel Defourny ont également beaucoup contribué à les faire connaître.

Littérature de jeunesse: traitement comparé en France et en Belgique



MARIE DESPLECHIN. – *Un rétrécissement spectaculaire.*

En France, nous avons assisté, ces dernières années, à un rétrécissement spectaculaire du peu d'espace consacré à la littérature de jeunesse.

Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grande?



FRANÇOISE RACHMUEHL. – *Je voulais être Victor Hugo.*

J'ai toujours eu envie de devenir écrivain. Ce n'est pas difficile: quand j'étais jeune, je voulais être Victor Hugo, justement!



YAËL HASSAN. — « *Et vous l'avez rencontré, Victor Hugo ?* »

Moi aussi, je voulais être Victor Hugo. J'en ai parlé dans une classe il y a quelques années. Alors un petit garçon a levé le doigt et m'a demandé : « *Et vous l'avez rencontré, Victor Hugo ?* »



MARIE DESPLECHIN. — *Le sauveteur inconnu.*

Je voulais être sorcière ou médecin, mais je n'ai fait ni l'un ni l'autre. Et j'ai écrit.

J'ai écrit avec le plasticien Jean-Michel Othoniel un petit livre dans lequel il raconte une chose que nous avons tous vécue, à savoir que, petit, il rêvait qu'il n'était pas l'enfant de ses parents, etc.

Mais lui rêvait qu'un sauveteur inconnu viendrait le chercher pour l'enlever à cette vie qui n'était pas la sienne et pour le rendre à sa vraie vie. Et il dit s'être aperçu, en grandissant, qu'il était lui-même devenu ce sauveteur inconnu qui retourne chercher le petit garçon qu'il était pour le ramener dans sa vraie vie.

J'ai, moi aussi, cette impression formidable d'être devenue la personne que j'attendais dans l'enfance, une personne qui peut retourner chercher l'enfant qu'elle était.

Doit-on tout comprendre pour lire ?



MARIE DESPLECHIN. — *On lit tout le temps des choses qu'on ne comprend pas.*

Petite, je lisais des textes dont je ne comprenais pas un mot. À dix ans, j'ai lu le récit que l'orfèvre Benvenuto Cellini a fait de sa vie. Une fois adulte, je me suis demandé ce que j'avais bien pu comprendre à ce bouquin.

On lit tout le temps des choses qu'on ne comprend pas.

Lectures interdites et lectures terrifiantes



FRANÇOISE RACHMUEL. — *Le goût du fruit défendu.*

Quand j'étais toute petite, ma mère m'avait interdit de lire un livre qu'elle avait elle-même lu, enfant, et qui l'avait beaucoup impressionnée. Son titre était *La Fille aux miettes*, ou quelque chose d'approchant. Un jour que mes parents étaient absents, j'ai lu le livre, avec délectation évidemment, parce qu'il avait le goût du fruit défendu. Et je me suis demandé comment ma mère avait pu avoir peur de

cette histoire qui, moi, ne m'effrayait pas du tout: il y était, en gros, question d'une petite fille qui gâchait le pain et qui allait en enfer – c'était une histoire archimorale et elle ne m'avait pas du tout fait peur.

Un autre livre, en revanche, m'avait flanqué une frousse épouvantable. C'était un livre pour la jeunesse dans lequel le héros ou l'héroïne, qui se trouve dans un train, voit tout à coup surgir de sous la banquettes des Chinois qui l'attaquent. Ce livre m'a tellement terrorisée que, quand j'y pensais le soir avant de m'endormir, je m'enfouissais la tête sous les couvertures jusqu'à étouffer!



MARIE DESPLECHIN.
– *La clef dans la serrure.*

Enfant, je passais mon temps à piquer des bouquins que mon père retrouvait sous mon lit. Il me disait: «*Pour cette fois, je le range, mais ne dis rien à ta mère.*» C'est comme ça que j'ai lu Henry Miller.

Ma mère ne repérait pas tout ce qu'il fallait m'interdire. Elle m'interdisait des histoires sans gravité, celles de Colette, par exemple. En revanche, je me souviens d'avoir pleuré d'angoisse sur Julien Green.

Mais celle qui m'a le plus effrayée, c'est Marie-Claude Monchaux. Elle avait écrit un manuel d'éducation sexuelle avec des courbes sur les

œstrogènes, la progestérone, etc. – on n'y comprenait rien! À la fin, il y avait un bébé, mais comment était-il arrivé là?

L'explication, c'était: «*comme la clef dans la serrure ou l'épée dans le fourreau*»! Mais où était la clef? Ou était la serrure? Où était le fourreau? Le livre se terminait par un long passage sur la traite des Blanches.

En conclusion, ce qu'on risquait, si on jouait à ce petit jeu, c'était de se faire enlever et de ne plus jamais revoir ses parents. J'espère qu'on a retiré de la circulation ce livre qui m'a fait faire des cauchemars pendant des années!

La littérature de jeunesse peut-elle – doit-elle – tout dire?



FRANÇOISE RACHMUYL.
– *Judith et Holopherne.*

Quand on traite de sujets durs et crus, il faut qu'il y ait une écriture. Pour aborder un thème difficile, mieux vaut vraiment un bon écrivain.

On peut parler de beaucoup de choses, mais il faut y mettre la manière. Dans ce que je propose aux

enfants, il y a parfois des histoires un peu « scabreuses ». Par exemple, je suis en train de travailler sur la Bible, et je tiens à faire figurer l'histoire de Judith et Holopherne.



YAËL HASSAN. — *La littérature de jeunesse aborde absolument tous les sujets.*

J'aurais personnellement du mal à traiter certains thèmes, mais je m'aperçois, en lisant beaucoup de littérature de jeunesse, qu'elle aborde absolument tous les sujets. Et que tout dépend, en effet, de la manière dont on en parle.



MARIE DESPLECHIN. — *Les enfants veulent-ils qu'on leur parle de tout ?*

On peut parler de tout, mais pourquoi ? Les enfants veulent-ils qu'on leur parle de tout ? Les enfants sont des enfants : il leur faut du temps pour métaboliser certaines choses.

Cette volonté acharnée de les leur mettre sous le nez relève, pour moi, d'une grande violence.

Je reviens à Marie-Claude Monchaux : l'image de la clef dans la serrure n'est pas très difficile à comprendre parce qu'on n'arrête pas de vous la répéter, mais, en fait, vous ne

voulez pas l'entendre, c'est une représentation qui ne vous convient pas, qui ne vous intéresse pas à ce moment-là de votre existence, puis tout devient évident, simplement parce que vous le saviez depuis toujours. Il y a un certain nombre de sujets que l'enfance travaille à sa manière d'enfance.

Si l'on a vraiment le désir de parler de tout, pourquoi ne pas écrire pour les adultes ? J'ai l'impression qu'il y a là une sorte de quête à la transgression, comme si on cherchait sans cesse à repousser des limites — ce qui est, somme toute, assez enfantin...

Quand j'écris, j'ai douze ans. Je ne me demande pas si je peux raconter telle ou telle chose — c'est une question d'adulte. J'ai l'impression de me souvenir assez précisément de ce que je souhaitais entendre, de ce que je percevais à cet âge-là... C'est cette fréquence-là que je partage.

Par exemple : *Le livre qui dit tout*, de Guus Kuijer, fort bien traduit par Maurice Lomré (L'École des loisirs, 2007), est sur cette fréquence-là. La limite, elle est là — c'est comme une éthique de l'écriture.

Unhappy end?



FRANÇOISE RACHMUEL. – *Tristan et Yseut, cette histoire-là, elle se termine mal!*

Ce qui me frappe souvent dans les romans jeunesse qui abordent des thèmes difficiles, c'est l'impératif final de l'espoir, de l'ouverture, la nécessité que l'histoire se termine bien.

Je me souviens d'avoir lu un livre que je trouvais remarquable, l'histoire d'un garçon harcelé par une bande dans son lycée. À la fin, le héros avait récupéré un vieux revolver et tirait sur son persécuteur. Le livre aurait pu s'arrêter là – eh bien, non, pour finir, celui qui aurait dû mourir en réchappait. Il fallait une fin positive, et elle paraissait artificielle.

Cela dit, je ne pratique pas moi-même puisque je n'écris pas de romans pour la jeunesse. Ou plutôt si, j'en ai écrit un, mais il n'est pas vraiment de moi : il s'agit de *Tristan et Yseut*, et cette histoire-là, elle se termine mal!



MARIE DESPLECHIN. – Mes livres se terminent bien. *L'idée d'un livre pour enfants qui se termine mal me donne envie de pleurer.*

Pourvu qu'ils lisent...

Question de DEBORAH DANBLON, librairie *La Licorne*, à Bruxelles. – *Peut-on recommander toutes les lectures, y compris les mauvais livres, les mauvaises séries, pourvu que les enfants lisent ?*



FRANÇOISE RACHMUEL. – *Pourquoi pas ?*

L'une de mes petites-filles, qui ne lisait pas, s'y est mise avec la série *Chair de poule*. Après tout, si elle accroche à la lecture, pourquoi pas ? Par la suite, elle pourra aborder des livres plus difficiles et peut-être plus intéressants.



YAËL HASSAN. – *Entrée en littérature avec la trilogie d'Agota Kristof.*

Je livrerai, moi aussi, une expérience personnelle. J'ai deux filles : l'une lisait, l'autre pas. J'avais pourtant opéré de la même façon avec les deux, je leur avais proposé les mêmes livres, croyant que la plus jeune allait automatiquement se jeter sur ceux que la grande dévorait.

Eh bien, ça n'a pas du tout marché ! La petite a même développé une allergie totale aux livres. Quant à moi, je ne comprenais pas où était mon erreur.

Jusqu'au jour où, alors qu'elle était déjà une grande adolescente, je parlais à ma fille aînée de la trilogie d'Agota Kristof, qui m'a bouleversée. Pour la première fois, je n'arrivais pas à dire si j'avais aimé ou détesté un livre. Toujours est-il que j'avais été incapable de lâcher en cours de lecture – j'étais allée jusqu'au bout.

Ma fille aînée m'a demandé si je lui recommandais ces livres – je lui ai répondu non. Et là, nous avons entendu une petite voix qui disait : « *Eh bien, moi, je vais les lire, alors !* » Et la cadette est entrée en littérature avec *La Trilogie des jumeaux*. Aujourd'hui, elle est, de nous trois, celle qui lit le plus.

J'ai compris où était mon erreur : c'était de lui avoir proposé des livres trop mièvres. Les enfants font leurs choix, savent ce qu'ils vont aimer, et bien souvent, nous, parents, nous

nous trompons totalement sur ce point.



MARIE DESPLECHIN. –
Il est fort probable qu'il ne reste plus qu'une infime minorité de lecteurs dans les temps qui viennent.

J'aimerais voir ce que lisent les parents qui déconseillent les titres de la « Bibliothèque rose » à leurs enfants !

De toute façon, toutes ces questions sur ce qu'il faut donner à lire ou pas sont dérisoires par rapport à ce qui se prépare. Car il est fort probable qu'il ne reste plus qu'une infime minorité de lecteurs dans les temps qui viennent. Je ne suis pas seulement pessimiste sur l'avenir des livres, je suis aussi extraordinairement pessimiste sur l'avenir tout court. Et à assez brève échéance.